

Et le faux vieillard, en disant ces mots, tira de sa poche de côté le paquet de vingt-cinq billets de caisse. A la vue des précieux chiffons, le secrétaire comprit qu'il se trouvait en présence d'un homme qui venait, bien réellement, de rendre à la police un service immense. Il quitta son ton moqueur, il se leva, et accompagna le prétendu baron de Chandos jusqu'à la porte extérieure.

Là, le vieillard monta dans un vieux fiacre qui s'éloigna au trot pesant de ses deux châtives haridelles.

Où alla ce fiacre? Dieu seul et le chevalier le savent.

Le secrétaire, après un dernier salut, retourna se mettre au travail. Il s'attendait à être, d'une minute à l'autre, appelé par monseigneur. Un quart d'heure se passa... puis une demi-heure... puis une heure... sans que la sonnette retentit.

Ceci ne faisait point l'affaire du jeune homme, qu'une très-vive curiosité tourmentait. Aussi, comme on vint des bureaux demander la signature de Son Excellence au bas d'une pièce officielle, il saisit cette occasion de se présenter, sans y avoir été appelé, dans le cabinet du lieutenant de police. Muni du parchemin que monseigneur devait signer, il alla frapper à la porte. Pas de réponse. Seulement, il lui sembla entendre un gémissement sourd et douloureux... mais ce pouvait être une illusion.

Le secrétaire frappa une seconde fois.

Même silence et même gémissement plaintif, mieux accentué seulement. Cette fois, le doute n'était plus possible... il était arrivé quelque chose à monseigneur!

Le secrétaire essaya d'ouvrir.

Nous savons déjà que la porte était fermée et que le chevalier en avait la clef dans sa poche. Le secrétaire hésita. Mais son zèle l'emporta sur l'étiquette. Peut-être y avait-il urgence?... monseigneur avait le cou court... Qui sait si une attaque d'apoplexie ne l'avait point terrassé à l'improviste?

Le secrétaire donna un vigoureux coup d'épaule dans un des panneaux de la porte. La porte s'ouvrit.

Le lieutenant de police, bâillonné et attaché, avait la figure violette et les yeux hors de la tête. Evidemment, une congestion cérébrale était éminente. Quelques secondes suffirent au jeune homme pour dénouer le bâillon et trancher les cordes.

— Ah! monseigneur, s'écria-t-il, je cours chercher le médecin de Votre Excellence...

Le haut personnage l'arrêta du geste, et lorsque sa suffocation lui permit de parler, il dit: « Non... non... allez chercher personne... et, surtout, que qui que ce soit au monde ne puisse se douter de cette déplorable aventure!

— Oh! monseigneur! qui donc s'est permis? Et quel était donc cet homme... ce misérable? »

— Cet homme... ce misérable... — répondit, ou plutôt balbutia le lieutenant de police, — c'était... c'était le chevalier! »

— Maintenant, messieurs, — ajouta le marquis d'Angennes, — peut-être me demanderez-vous comment il se peut faire que cette anecdote soit parvenue à ma connaissance, malgré le secret si bien recommandé par monseigneur à son secrétaire?

C'est bien simple.

Le jeune homme en question a gardé effectivement le secret avec tout le monde... excepté avec sa maîtresse... une fort jolie fille, ma foi! »

Cette créature, que, dans un moment de distraction, j'ai honorée de quelques bonnes grâces, m'a fait le récit de ces faits que j'ai trouvés piquants et que je viens d'avoir l'honneur de vous raconter.

Tous les auditeurs, y compris Raoul de Pessac, déclarèrent d'une commune voix que le chevalier était un voleur modèle.

Ensuite on parla d'autre chose, et le bal continua gaiement.

#### VII.—MARGUERITE.

Raoul de Pessac, ou, pour mieux dire, Jean-Denis Poulailler, avait fait de l'hôtel de Nèfles, nous n'avons pas besoin de le dire, le quartier général des chevaliers du poignard. Les souterrains de la splendide habitation du Marais avaient remplacé ceux du château de Falkenhorst. Tous les bandits allemands sans exception étaient venus à Paris à la suite de leur capitaine et de leur lieutenant. Quelques-uns remplissaient, en apparence, des fonctions dans la domesticité de l'hôtel.

Nous disons en apparence, car Denis et Roncevaux avaient en soin que ces fonctions fussent de véritables sinécures.

Les autres ne quittaient la partie souterraine de l'hôtel que pour des expéditions nocturnes, fréquentes et lucratives, et aussitôt après ces expéditions terminées, ils rejoignaient, par le pavillon du jardin, leur asile mystérieux et introuvable.

Deux ou trois fois la police s'était cru sur la trace de ces adroits bandits. Mais toujours elle avait perdu leur piste, juste au moment où elle croyait n'avoir plus qu'à ouvrir la main pour la refermer sur eux.

Malgré les libéralités princières dont nous avons donné quelques exemples, libéralités calculées fort habilement pour attacher à son nom une popularité prodigieuse et un prestige

presque fantastique, Denis amassait des sommes considérables. Il se proposait fermement, lorsqu'il se trouverait assez riche, de renoncer à la profession hasardeuse de voleur, de licencier ses subordonnés et de vivre en bon gentilhomme.

Seulement, comme ses goûts de luxe grandissaient de jour en jour, et qu'il ne voulait renoncer à aucune de ses fastueuses habitudes, il s'était juré à lui-même d'atteindre le chiffre énorme d'un million de livres avant de se retirer des affaires. Or, il s'en fallait encore, et de beaucoup, que ce million fût réalisé.

Roncevaux, ainsi que nous le savons déjà, cumulait les fonctions d'intendant avec celles de lieutenant. Mais cet emploi d'intendant, il semblait l'avoir accepté beaucoup plus par attachement pour Denis que par tout autre motif.

Le prétendu Raoul de Pessac avait présenté à sa femme M. de Roncevaux, lors de leur arrivée à Paris, en lui disant que ce jeune homme, son ami d'enfance, appartenait à une excellente famille entièrement ruinée par de récents malheurs.—Je l'ai prié de vouloir bien s'occuper de l'administration de notre maison, et il y a consenti,—ajoutait-il.

—Il est donc le maître dans notre maison aussi bien que nous-mêmes, et sa position n'a quoi que ce soit de subalterne.

En effet, Roncevaux était traité par Denis sur le pied de la plus parfaite égalité. Il mangeait à la table de M. et de Madame de Pessac, et, le soir, somptueusement vêtu, il paraissait dans les salons avec l'aimable assurance d'un jeune seigneur.

Marguerite, elle, s'étourdissait de son mieux au milieu du bruit incessant qui se faisait autour d'elle. Chacun de ses jours était un jour de fête. Pour elle, les plaisirs les plus variés se succédaient sans relâche, car, en outre de ce qu'elle recevait plusieurs fois par semaine, elle était accablée d'innombrables invitations. Aussi n'avait-elle pour ainsi dire pas le temps de penser.

D'ailleurs, elle aimait son mari, nous l'avons dit déjà, elle l'aimait d'un amour violent qui semblait augmenter d'intensité de jour en jour et pour ainsi dire, d'heure en heure. Seulement et ceci arrivait de temps à autre, Raoul de Pessac, forcé de surveiller des affaires d'intérêt d'une grande importance, s'éloignait de l'hôtel et de Paris pendant un ou deux jours, quelques fois même pendant un peu plus.

Alors, une profonde et invincible tristesse s'emparait de Marguerite. Alors elle pensait à tout ce qu'elle avait quitté, à tout ce qu'elle avait perdu... Elle pensait au baron Réginald, son vieux père, si noble et si bon, dont elle ne verrait plus la tête blanche doucement inclinée sur les pages gothiques du traité de chasse de messire du Fouilloux, dont elle ne recevrait pas la bénédiction dernière, dont elle ne fermerait pas les yeux à l'heure de la mort...

Elle pensait à sa sœur, à sa douce et bien-aimée Mina, qu'elle avait vu grandir à ses côtés, qu'elle entourait de la double affection d'une mère et d'une sœur, dont elle ne recevrait plus les baisers, les touchantes caresses, et qui peut-être, bientôt, allait se trouver seule et abandonnée dans ce grand château de Kergen, tout tendu de draperies noires pour la mort du dernier baron!... Elle revoyait, avec les yeux de l'âme et du souvenir, le parc verdoyant aux larges allées ombreuses, aux perspectives infinies. Elle savait le nom de chaque arbre, elle savait son âge, elle avait en lui un ami. Ici, sa main enlacée à la petite main de Mina, elle courait jusqu'à perdre haleine sur la marge gazonnée des taillis. Là, sous l'ombre épaisse de ce hêtre centenaire, les deux enfants se plaisaient à tresser des couronnes de feuillage. Partout des souvenirs, doux et frais comme la jeunesse, comme le printemps, comme les fleurs. Oh! combien Marguerite n'aurait-elle pas donné, pour revoir, ne fut-ce qu'un instant, les tourelles pointues du château, les marches de granit du perron, les honnêtes figures des vieux domestiques, les solives saillantes et sculptées qui rayaient les plafonds des salles antiques, pour entendre hennir les chevaux du baron, et les grands lévriers aboyer joyeusement sous la feuillée... Mais, hélas!... c'était impossible!...

Impossible!...

Et alors Marguerite sentait son cœur se serrier, et des larmes muettes, mais amères, coulaient une à une le long de ses joues pâlies. Elle se sentait malheureuse... elle aurait voulu mourir...

Mais, qu'un bruit soudain vint lui annoncer le retour de Raoul, pleurs, chagrins, tristesses, souvenirs de famille, tout était oublié!... Marguerite bondissait comme une jeune biche à la rencontre de son bien-aimé mari. Elle l'enlaçait de ses deux bras, elle se suspendait à son cou.

Radiéeuse, souriante, elle lui prodiguait les caresses les plus douces et les noms les plus tendres.

Enfin la jeune femme, un instant auparavant courbée et languissante comme la fleur pendant l'orage, se ranimait et revivait par l'amour, comme la fleur avec le beau temps.

Quelle était, cependant, la situation du cœur de notre héros?

Marguerite était-elle encore aimée?...

— Oui et non.

Où nous avons bien mal indiqué les traits saillants du caractère de Denis, ou il est impossible de croire que la nature de notre héros fût susceptible d'un amour bien vrai, bien pro-

fond, bien sincère. Tout amour véritablement digne de ce nom, comporte, d'abord et avant tout un dévouement absolu, exclusif, passionné. Denis pouvait-il être dévoué? Nous le croyons pas. Denis, ce nous semble, ne pouvait aimer que de deux façons: avec sa tête et avec ses sens, mais, avec son cœur, jamais. Sans doute, il pouvait se faire illusion à lui-même à cet égard, mais combien de temps durent les illusions?

A l'époque où Denis s'était présenté au château de Kergen, sous le nom de Raoul de Navailles, il avait aimé Marguerite autant qu'il lui était donné d'aimer: il l'avait aimée d'autant plus, qu'en outre de sa jeunesse, de sa beauté, des séductions infinies de sa grâce et de son innocence, elle lui offrait la réalisation d'un rêve de fortune, si beau qu'il en était éblouissant. Devenu le gendre du baron de Kergen, le bandit se trouvait, comme par enchantement, riche et noble.

Puis ils vinrent à Paris, ils vécurent au milieu du monde. Là, Marguerite étincela comme une étoile lumineuse. Denis la vit entourée d'hommages, il la vit reine parmi toutes les femmes et la première entre les plus jolies. Ces succès flattèrent son orgueil. L'enthousiasme du monde lui confirma la valeur immense de ce diamant sans tache dont une infâme trahison l'avait rendu possesseur. La vanité le rattacha à Marguerite.

#### VIII.—MADEMOISELLE ANGÉLIQUE LOQUARD.

Nous touchons au terme de notre tâche.

Nous avons esquissé de notre mieux les principaux traits de cette physionomie, qui nous semblait curieuse et originale.

A cette période de notre récit où nous sommes parvenus, le chevalier du poignard a cessé d'exister, il s'est transformé, il est bandit parisien.

Or, dans la vie de Denis Poulailler, le commencement et la fin seuls sont peu connus, et, par conséquent, ont quelques chances d'éveiller l'intérêt et de fixer l'attention. Nous n'avons donc eu qu'à raconter le prologue de cette existence. Il ne nous reste qu'à en dire le dénouement inévitable.

Les faits intermédiaires sont, depuis bien longtemps, tombés dans le domaine public; la biographie du hardi voleur a été vendue dans les villes et dans les campagnes en aussi grand nombre que celles de ses dignes confrères Cartouche et Maandrin. Les aventures de Denis Poulailler ont fourni, il y a quelque vingt ans, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, le sujet d'un mélodrame à grand succès. Dernièrement encore, le petit théâtre Beaumarchais représentait une pièce, *les Rodeurs du Pont Neuf*, dont Poulailler était le héros.

Nous ne raconterons donc point à notre public ce qu'il sait aussi bien que nous, et nous nous bornerons à le faire assister aux dernières scènes du drame.

Six années s'étaient écoulées.

Il y avait fort peu de changement en apparence dans la situation de nos personnages.

Le chevalier continuait le cours de ses nocturnes hauts faits, et semblait plus fantasque et plus insaisissable que jamais.

La fortune du prétendu Raoul de Pessac prenait des proportions inouïes, et le chiffre ambitionné jadis par notre héros était depuis longtemps dépassé. Mais on sait combien rarement l'homme se contente de ce qu'il avait désiré d'abord. D'ailleurs, à mesure qu'il devenait plus riche, Denis Poulailler sentait augmenter son amour pour l'or, sa soif des plaisirs les plus coûteux et du luxe le plus extravagant.

Marguerite atteignait sa vingt-troisième année. Sa beauté, développée et devenue splendide, était sans rivale à Paris. De tous les hommes qui l'entouraient, Denis était le seul à qui elle parût moins belle. C'est que l'habitude avait engendré la satiété. Denis n'aimait plus Marguerite et la négligeait complètement. Les hôtes habituels de l'hôtel de Nèfles, tous ces brillants seigneurs qui ne manquaient ni à un bal ni à un souper de M. de Pessac, n'avaient point manqué de s'apercevoir du complet refroidissement du mari, et chacun d'eux, *in petto*, s'était promis d'être le consolateur de la belle abandonnée.

Marguerite se voyait donc entourée d'hommages incessants qui ne parvenaient qu'à grand-peine à la distraire de la profonde tristesse de sa vie. C'est que le cœur de la pauvre enfant n'avait point changé. Elle aimait toujours celui qu'elle croyait son mari, et elle sentait bien qu'elle n'était plus aimée.

A plusieurs reprises, elle avait essayé de raviver cette flamme éteinte et de galvaniser cet amour mort. Elle s'était efforcée d'être coquette. Elle avait entendu dire que les piqués de la jalousie produisaient un effet magique sur un cœur engourdi, et elle avait essayé de rendre son mari jaloux. Mais vainement.

Denis n'avait pas même semblé s'apercevoir des coquetteries de sa femme, et réellement il ne s'en était pas aperçu. Que lui importait, d'ailleurs?

Et pourtant, chose étrange! chaque fois que Marguerite avait paru distinguer un de ses nombreux adorateurs et lui choisir quelque attention, le gentilhomme choisi par elle était soudainement frappé au milieu de ses rêves de bonheur. On eût dit qu'une jalousie sombre et terrible prononçait des arrêts de mort. L'un recevait d'une main mystérieuse un coup de poignard dans le cœur. Un autre, foudroyé

par un poison inconnu, tombait pour ne plus se relever. Les chevaux d'un troisième, atteints subitement d'une sorte de vertige, brisaient son carrosse et traînaient son cadavre déchiré sur le pavé.

Marguerite s'épouvanta de cette fatalité qui semblait s'attacher à ses adorateurs, et ne se permit plus aucune de ces innocentes coquetteries dont elle avait espéré un tout autre résultat.

La situation dans laquelle se trouvaient tous nos personnages semblait, comme on le voit, pouvoir se prolonger indéfiniment. Il ne devait cependant point en être ainsi. L'orage allait se former: le tonnerre allait éclater.

Il y avait en ce temps-là, dans la rue des Bourdonnais, un marchand draper du nom de Locquard, fort connu de tout son quartier et des quartiers avoisinants, pour deux raisons. La première, c'est que, à tort ou à raison, il passait pour être immensément riche.

La seconde, c'est que sa fille unique joignait aux avantages d'une grosse dot les attraits d'une beauté merveilleuse.

Sur ce point, la trompette souvent menteuse de la renommée n'exagérait pas, nous l'affirmons. Rien ne se pouvait voir, en effet, de plus charmant que mademoiselle Angélique Locquard.

Pour nous servir d'une expression empruntée au vocabulaire galant de l'époque, elle comptait tout au plus dix-sept printemps. Elle était de moyenne taille, blanche et blonde, rosée et veloutée, avec de grands yeux d'un bleu sombre, et trois mignonnes fossettes, véritables nids d'amour, qui accentuaient délicieusement les coins de sa petite bouche et l'ovale de son gracieux menton. Son pied et sa main auraient pu lutter sans désavantage avec le pied et la main des mieux douées, sous ce rapport, des duchesses à la mode.

Ajoutez à tout cela que cette séduisante fille d'Ève connaissait admirablement sa beauté, en était orgueilleuse outre mesure, possédait tout un arsenal de coquetterie instinctive dont elle faisait usage à tout propos avec une mignardise adorable, et s'était juré à elle-même d'épouser tout au moins un gentilhomme. C'était, comme on le voit, une rusée commère que la petite marchande de drap de la rue des Bourdonnais.

Denis, un beau jour, entendit parler tout à la fois des écus du père Locquard et des attraits d'Angélique. Beaucoup d'argent et beaucoup de beauté; il y avait là les deux choses de ce monde qui exerçaient sur notre héros les plus irrésistibles fascinations. Il voulut voir.

En conséquence, vêtu d'un habit simple et de couleur sombre, mais dont la coupe heureuse ne nuisait en rien au développement de sa taille fine et souple, il prit le chemin de la rue des Bourdonnais. Sous ce costume, Denis semblait appartenir à la bourgeoisie opulente.

Il arriva. La belle Angélique tricotoit au comptoir et répondait avec un air de gracieuse condescendance aux galanteries un peu banales que lui prodiguaient les chalandes.

César avait pu dire jadis:—Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu!

Denis dut répéter cette phrase avec une légère variante.

—Je suis venu, j'ai vu, j'ai été vaincu!

Ce qui veut dire qu'il laissa son cœur aux jolies mains de la sirène.

Bah! se dit-il! Dans une quinzaine, je ne penserai plus à mademoiselle Locquard, à moins que l'occasion ne se présente de débarasser monsieur son père du trop-plein de ses écus.

Denis, vous le voyez, était un peu bien fat. Mais, que voulez-vous? Depuis qu'il était vicomte de Pessac, et depuis qu'il donnait des fêtes à l'hôtel des Nèfles, les grandes dames l'avaient gâté.

Il revint le lendemain rue des Bourdonnais, à l'enseigne du *Grelot d'Argent*. Il y revint le surlendemain, puis tous les jours durant une semaine. Ses affaires n'avançaient pas le moins du monde.

(A continuer.)

LEGGO & Co.,  
LEGGOTYPISTES,  
ELECTROTYPISTES,  
STEREOTYPISTES,  
GRAVEURS,  
CHROMO ET  
PHOTHO-LITHOGRAPHES,  
PHOTOGRAPHES ET  
IMPRIMEURS.

Bureau: No. 1, Côte de la Place d'Armes (MONTREAL).  
Ateliers: No. 319, Rue St. Antoine.

On exécute dans un style vraiment supérieur, les Cartes Géographiques, Livres, Gravures, Cartes d'Affaires, Mémoires, Livres de Commerce de toutes descriptions, à des prix très-modiques.